



LE CRÉPUSCULE
DES DIEUX
STÉPHANE PRZYBYLSKI



Stéphane Przybylski

Le Crépuscule des dieux

Tétralogie des Origines – 4

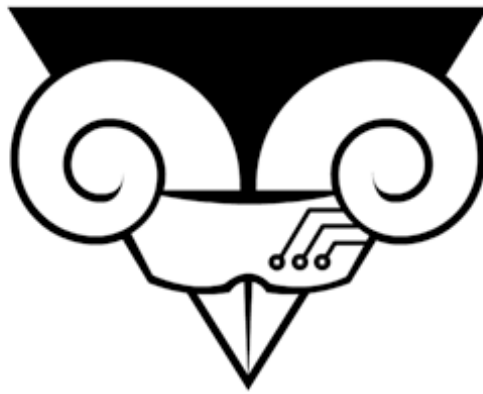
Ouvrage publié sous la direction
de Olivier Girard & Erwann Perchoc



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2017, le Bérial'

Illustration de couverture © 2017, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-811-9

Parution : septembre 2017

Version : 1.0 — 21/08/2017

*Si ce n'est pas l'amour,
c'est la bombe qui nous réunira.*

Morrissey

Prologue

*La Gomera, aéroport de Playa de Santiago, îles Canaries,
24 décembre 2017*

BAIGNEE PAR LES BRUMES portées par les alizés, l'île de La Gomera était une oasis de végétation perdue au milieu de l'Atlantique. Ses hautes montagnes rocheuses partaient à l'assaut d'un ciel toujours radieux. Ses côtes arides, ses falaises vertigineuses, formaient comme une barrière naturelle protégeant l'intérieur des terres : de profondes vallées où s'épanouissaient les espèces endémiques de la laurisylve, cette forêt subtropicale humide qui recouvrait l'ensemble du bassin méditerranéen à l'ère tertiaire. Prospérant pleinement dans le cocon préservé du parc du Garajonay, les végétaux ayant survécu aux bouleversements climatiques qui avaient fait passer les dinosaures de vie à trépas continuaient de résister au temps, à la civilisation, au réchauffement de la planète... dans l'attente de la prochaine extinction.

En ce début de XXI^e siècle, le littoral ressemblait fort à celui observé par Christophe Colomb après qu'il eut décidé de faire de La Gomera son ultime escale sur la route du Nouveau Monde. Mais ce minuscule havre au cœur de l'océan était depuis devenu un spot touristique réputé, un lieu de villégiature pour les passionnés de nature venus admirer ce morceau de Terre d'avant l'avènement de l'homme.

Construit à proximité des eaux tumultueuses de l'Atlantique, l'aéroport de Playa de Santiago était censé répondre à cet afflux massif de visiteurs dans l'île. Toutefois, en ce début d'après-midi ensoleillé, pas un seul appareil ne s'alignait sur le parking. Les quelques bagagistes réunis en bord de piste tuaient le temps en attendant le prochain vol, regards perdus vers le large.

Un rugissement de moteurs de voiture leur fit tourner la tête. Des Dodge lancés à vive allure s'engageaient sur le tarmac ; quatre roues motrices, plaques minéralogiques vertes désignant un corps diplomatique,

feux de pénétration dans les pare-chocs avant. Habitué au ballet des avions de ligne, au va-et-vient des passagers en short se hâtant de rejoindre leurs bus climatisés, les employés de l'aéroport ôtèrent les mains de leurs poches, surpris par cette singulière irruption dans la zone réservée.

Le cortège s'immobilisa face au parking numéro un. En règle générale, les touristes des vols charters regagnaient le terminal à pied, or ces clients-là se faisaient déposer au pied de leur appareil. Un sacré traitement de faveur. Sûrement une huile quelconque venue profiter du printemps éternel.

La Peugeot break de la Guardia Civil pénétra sur le terrain d'aviation à petite vitesse pour aller se ranger devant les bagagistes ; deux agents de la brigade aéroportuaire se trouvaient à bord, tassés sur leurs sièges, coudes appuyés à la portière.

Le chauffeur interpella les employés :

« ¡Hola señores! Es un servicio especial del U.S. Department of State ! » dit-il entre deux mastications de chewing-gum tout en désignant les 4x4 du doigt. Très imprégné du rôle qu'il croyait devoir jouer pour ce « service spécial » — son quotidien consistant à renseigner les touristes sur les meilleures plages naturistes de La Gomera — le policier tentait de prendre l'accent d'un cow-boy, sans nul doute impressionné par le fait que les véhicules officiels en question appartenaient au département d'état, le ministère des Affaires étrangères des USA.

Les employés se lancèrent des regards complices, puis l'un d'eux s'adressa aux fonctionnaires sur un ton familier :

« On avait bien compris que c'était des gros bonnets : si c'était Beyoncé dans une de ces caisses, vous seriez déjà garés sur le numéro un pour la reluquer de près... »

Des crissements de pneu empêchèrent le chauffeur de répondre. Un jet se posait sur la piste. Inversant brutalement ses réacteurs dans un sifflement strident, il freina en un temps record, quitta le runway avant de s'engager sur le tarmac : un Citation Longitude, un avion d'affaire. Le bimoteur aux lignes effilées stoppa sa course à quelques mètres des voitures noires. L'appareil à peine immobile, une dizaine d'hommes — costumes sombres, lunettes fumées — jaillirent par les portières des Dodge, encerclant le Cessna tout en scrutant les environs.

L'un des bagagistes émit un long sifflement devant ce déploiement de force.

« Ces messieurs ont fait savoir à la tour de contrôle qu'ils n'auraient pas besoin de vous pour porter leurs valises, reprit l'agent de la Guardia Civil.

– Mais c'est Donald Trump ! plaisanta l'un des employés.

– Qui que ce soit, nous n'avons pas été autorisés à connaître l'identité des occupants de cet appareil, soupira le chauffeur de la Peugeot. Pas de manifeste ou de liste des passagers, encore moins de plan de vol. On nous a juste ordonné de fermer nos gueules ! »

La porte du jet privé s'ouvrit. L'équipage déploya aussitôt la passerelle escamotable. Un des membres du comité d'accueil monta à bord, disparut dans l'habitacle, pour réapparaître quelques instants plus tard avec une bonbonne d'oxygène dans la main gauche, soutenant de son bras libre un vieillard en complet gris. Grand, maigre, voûté, le passager du Cessna portait un masque respiratoire sur le nez et se déplaçait avec difficulté.

« Si c'est Trump, il en a plus pour très longtemps », ricana le policier.

Suspendue au bord d'un précipice, comme en équilibre, la maison était perchée au sommet d'une falaise haute de quarante mètres battue par les vagues, muraille coincée au confluent de deux ravins qui entaillaient profondément les montagnes dominant le site. Des cultures en terrasses cernaient la demeure ; il y avait là tout ce que l'on pouvait imaginer dans un potager méditerranéen arrosé par l'eau fraîche d'une source descendue des collines. Le propriétaire cultivait également des fleurs et des fruits tropicaux. Isolée, presque inaccessible, ceinte de murets en pierres sèches, la bâtisse blanche de deux étages aux volets verts et au toit plat s'inspirait de l'architecture andalouse. On ne pouvait s'y rendre que par un sentier escarpé. En suivant ses méandres, on débouchait sur une série d'escaliers dégringolant jusqu'au port de Valle Gran Rey. La modeste station balnéaire située sur la côte ouest de La Gomera sommeillait encore en cette fin d'après-midi. Elle ne s'animerait que lorsque le soleil aurait touché la surface des flots.

Une jeune femme se déplaçait d'un pas léger sur le chemin qui reliait la maison isolée au bourg ; unique objet mobile dans ce paysage lumineux caractéristique d'une belle journée d'hiver sous ces latitudes. Elle atteignit le bas des marches puis longea le bord de mer jusqu'aux quais. Fine, élancée, les cheveux blonds coiffés en tresses, la peau bronzée, elle portait une robe en coton rose et des Converse délavées aux pieds ; sans le panier rempli de fleurs reposant sur son bras, on aurait pu la prendre pour une de ces baigneuses de la communauté germanophone du coin — communauté dont on retrouvait l'essentiel pratiquant le naturisme sur la plage de sable noir située à deux pas de là.

Ayant contourné le mouillage où se balançaient mollement des barques de pêcheurs décrépites, la jeune femme quitta le quai désert,

s'engagea dans une ruelle et déboucha sur le front de mer où s'alignaient quelques bars.

Elle gravit les marches conduisant au Tambara Café, un établissement réputé pour ses Piña Colada et la quiétude de sa terrasse bercée par le bruit des vagues. C'est alors qu'elle avisa un 4x4 immobilisé sur la promenade longeant le rivage. Ce ne furent ni les vitres fumées ni les plaques diplomatiques du Dodge qui retinrent son attention, mais plutôt la façon cavalière dont le véhicule stationnait, ses roues droites empiétant largement sur la partie de trottoir réservée à la circulation des cycles.

Haussant les épaules, la jeune femme poussa la porte du bar et pénétra dans la salle.

« ¡Holà !

– ¡Holà, Emma ! ¿Que tal? » Un garçon blond, une vingtaine d'années tout juste, se tenait derrière le comptoir ; son accent germanique n'aurait pas pu être tranché par la hache d'un guerrier du Valhalla. Grand, athlétique, des cheveux longs, la peau couverte de tatouages de surfeur tannée par le soleil. La présence de ce géant nordique contrastait avec le mobilier et la décoration des lieux évoquant l'Inde et ses divinités.

« Voici les fleurs que tu m'as commandées, Hans. » Elle s'exprimait en allemand, avec une délicieuse tonalité hispanique qui lui épiçait le bout de la langue.

« Toll ! Je vais pouvoir décorer la salle pour la fête de ce soir. Dis-moi combien je te dois.

– Je vais te préparer la facture, répondit-elle en posant son panier sur une table. Mais auparavant, puis-je t'emprunter tes toilettes ?

– ¡Mi casa es tu casa, guapa! »

Emma disparut derrière un rideau de perles colorées.

Tandis qu'elle se lavait les mains, la jeune femme décela un ronronnement de moteur qui montait de la ruelle située sur l'arrière du Tambara. Jetant un coup d'œil machinal par la petite fenêtre au-dessus du lavabo, elle aperçut un gros 4x4 noir obstruant le passage. Elle aurait pu le jurer, cette voiture était du même modèle que celle stationnant sur la promenade quelques instants auparavant.

Emma voulut en avoir le cœur net. Regagnant la salle, elle inspecta la rue du regard tout en restant cachée derrière les persiennes qui ne s'ouvraient que pour le coucher du soleil.

« Un souci ? s'enquit le jeune homme étonné.

– Tu as déjà vu cette caisse ? demanda-t-elle sans se retourner.

– Laquelle ? » Hans passa de l'autre côté du bar, jeta un œil à l'extérieur.

« Ce Dodge noir qui stationne sur la piste cyclable...

– Jamais vu. Appelle la Guardia Civil, si tu trouves qu’il est mal garé ! »

Emma ne réfléchit pas davantage.

« *¡Hasta luego, Hans!* »

La jeune femme franchissait déjà la porte, laissant son interlocuteur dans l’attente d’une réponse à sa question quant à la facture pour les fleurs.

*

« Elle quitte le Tambara par devant ! » annonça le chauffeur du Dodge dans son micro-oreillette. Portant un costume et une cravate sombres, Ray-Ban noirs sur le nez, l’homme s’exprimait en anglais avec un accent américain.

Les passagers de la voiture étaient dotés d’un équipement de communication et d’effets vestimentaires identiques ; ils pointaient des carabines M4 vers le plancher, index calé le long de la carcasse de leur arme.

Une voix grésilla dans leurs écouteurs :

« Rabattez-la comme convenu, *Uranverein*. »

Les quatre hommes se dévisagèrent, conservant un masque inexpressif. Ce fut l’unique signe témoignant de leur nervosité à l’idée d’opérer en Espagne en temps de paix, à l’heure où les familles reviennent de la plage.

« Que la fête commence ! » s’exclama celui qui tenait le volant en enfonçant la pédale d’accélération.

Emma ne se retourna pas quand les pneus crissèrent sur l’asphalte ; elle atteignait déjà le bas des marches menant au bar. Sur sa gauche, une ruelle en pente rejoignait l’arrière de l’établissement. Le 4x4 qu’elle avait aperçu depuis les lavabos surgit en haut de la venelle, s’avançant dans sa direction à petite vitesse. L’espace entre les façades était tout juste suffisant pour lui permettre de passer.

La jeune femme détourna le regard, s’engagea droit devant elle dans l’artère qui conduisait au port, s’élançant au pas de course sitôt hors de vue des occupants de la voiture noire.

Une accélération du Dodge, suivie d’un freinage brutal. Jetant un bref coup œil par-dessus son épaule, Emma constata que le 4x4 était trop large pour négocier un virage aussi serré. Le chauffeur repartit vivement en marche arrière.

La fugitive évalua la situation sans ralentir sa course : sur sa droite, un véhicule remontait le front de mer et risquait d’arriver avant elle au

mouillage ; sur sa gauche, le second tout-terrain lui interdisait de rebrousser chemin vers le centre de Valle Gran Rey.

Fonce, te pose pas de questions !

Emma piqua un sprint jusqu'au quai. Elle était déjà trempée de sueur.

À son immense satisfaction, la jeune femme constata que le Dodge stationnait à cinquante mètres de là, bloqué derrière la barrière délimitant la zone piétonne. Deux hommes mirent pied à terre — des costauds en costume aux cheveux coupés courts. L'instant auquel Emma se préparait depuis l'enfance était arrivé. Elle s'enfuit à toutes jambes par le chemin qui longeait le mouillage, les gorilles lancés à ses trousses.

Il n'y avait qu'une seule pièce au rez-de-chaussée de la maison blanche. Vieux parquet ciré, odeur d'encaustique, volets fermés plongeant les lieux dans une douce pénombre ; on entendait le bruit des vagues s'écrasant au pied de la falaise. Des bibliothèques tapissaient les murs, les étagères couvertes de livres et de poussière. Un fauteuil en cuir racorni était installé sous une fenêtre située à gauche de l'entrée. À droite, sous une seconde ouverture, se trouvait rassemblé le nécessaire de survie : une gazinière crasseuse, un réfrigérateur décoré d'autocollants de marques de vêtements pour surfeur, un évier. En regardant à travers les persiennes, on pouvait admirer la terrasse ombragée par une tonnelle et l'océan Atlantique qui barrait l'horizon. Table, chaises, ordinateur portable relié à internet occupaient le centre du living-room. Au fond de la pièce, une porte donnait sur une véranda où avait été aménagée une salle de bain.

Un escalier extérieur conduisait à l'étage. Une chambre à coucher, le même parquet, le même parfum de vieux livres. Il y en avait partout : sur les rayonnages, à même le sol, empilés, entassés, jetés pêle-mêle.

Après avoir fait jouer la clé dans la serrure, Emma ouvrit la porte du séjour, se rua vers une étagère fixée près de l'évier, repoussa quelques revues de chasse sous-marine, plongea sa main dans une niche — un ancien garde-manger creusé dans le mur. À sa grande surprise, ses doigts se refermèrent sur du vide.

« C'est ce que vous cherchez ? »

La voix rauque et métallique d'un homme s'exprimant en anglais avec un accent d'outre-Atlantique glaça le sang de la jeune femme.

Elle demeura pétrifiée, les yeux rivés sur la pierre d'eau.

Il va tirer. Ils m'ont retrouvée. J'ai toujours su que cela se terminerait ainsi...

Un long silence. Seulement troublé par le murmure de l'océan dans le lointain.

Qu'est-ce qu'il attend ?

Ce fut à cet instant qu'elle perçut un léger sifflement accompagné d'un cliquetis métallique intermittent, celui d'un mécanisme d'horlogerie, ou de quelque chose de ce genre.

Emma se retourna.

Un type en chemise blanche, cravate, veste et pantalon de costume sombres se tenait assis sur une chaise au fond de la pièce ; dos à la bibliothèque, l'inconnu faisait face au fauteuil et à la porte d'entrée. Elle ne pouvait guère distinguer ses traits tant les persiennes closes ne laissaient filtrer qu'un mince rayon de soleil. Epaules voûtées, crâne dégarni, tout chez lui trahissait un âge avancé — ou tout au moins une santé chancelante —, impression renforcée par le masque à oxygène qui lui couvrait le nez et la bouche ainsi que la machine respiratoire posée à ses pieds.

L'individu braquait un pistolet mitrailleur Mini-Uzi dans sa direction.

« Vous devrez trouver autre chose pour caler vos livres, dit-il en agitant son arme. J'ai également confisqué le Colt 45 retrouvé sous votre oreiller, ainsi que les grenades défensives que mes hommes ont dénichées un peu partout dans la maison... Mais ne craignez rien : si j'avais voulu vous punir, ou prendre des mesures définitives, ce serait déjà fait... Allez voir sur la terrasse pour vous en persuader, je vous prie. »

La jolie blonde obtempéra. Mécaniquement. Arrivée sur le seuil, elle constata que deux types costumés faisaient le pied de grue à l'entrée du sentier conduisant à Valle Gran Rey ; l'un d'eux prononça quelques mots dans son micro-oreillette puis dodelina de la tête.

« Ceux-là n'ont fait que vous rabattre depuis le Tambara, reprit l'Américain entre deux expirations. La zone a été *stérilisée* voilà une demi-heure par ces autres messieurs... » Emma entendit son interlocuteur actionner la commande d'un talkie-walkie, avant d'ajouter sur un ton soudain beaucoup plus incisif : « Vous pouvez sortir, maintenant ! »

L'inconnu étouffa une quinte de toux tandis que les buissons envahissant les pentes du ravin d'Argaga s'agitaient en tous sens.

Emma sursauta. Les arbrisseaux prenaient forme humaine : des soldats aux visages noircis portant des filets de camouflages sur leurs tenues de combat. Fusils mitrailleurs à lunettes, système de vision nocturne fixé aux casques lourds, moyens de communication par satellite : la panoplie complète du guerrier high-tech. Les hommes mirent l'arme à l'épaule puis descendirent la colline, s'avancant dans sa direction. Sur sa droite, un sniper disposant du même équipement progressait vers la maison tout en piétinant sans vergogne les plantations du potager — au grand dam de la jeune femme qui se mit à insulter le

militaire entre ses dents. Les échos des pales de rotor d'un hélicoptère invisible résonnèrent dans le fond du vallon, couvrant ses jurons.

« Tout ce dispositif n'est là que pour sécuriser notre rencontre, mademoiselle. Je tenais absolument à vous parler aujourd'hui. Figurez-vous qu'il y a exactement quarante-neuf ans, Friedrich Saxhäuser se trouvait dans un endroit que vous et moi connaissons bien... »

– Je vous attendais, répondit la jeune femme en se retournant vers l'Américain. Je savais qu'un jour ou l'autre vous me retrouveriez, que je devrais vous affronter... » Elle referma la porte dans son dos.

« Ce comportement bravache ne m'est pas inconnu. Mais je ne suis pas certain que ce soit ce que vous pensez au fond de votre cœur, siffla le vieillard. Vous ne vous seriez pas cachée au fond du trou du cul du monde si vous n'espérez pas m'échapper. »

– Vous vous trompez. Ce n'est pas à vous que je cherche à échapper en vivant à La Gomera.

– Et à quoi, alors ? À l'extinction ? Vous me faites rire ! Vous êtes aussi idéaliste que votre... » La quinte de toux l'obligea à se pencher en avant.

« Vous avez l'air d'avoir besoin d'un remontant. Si vous voulez, je peux vous offrir un verre de Limoncello. Le dernier verre d'un condamné, qui sait ? »

Les expirations saccadées de l'inconnu se muèrent en un rire étranglé.

Sans attendre sa réponse, Emma se dirigea vers le réfrigérateur, ouvrit la porte, en sortit une bouteille aux parois givrées contenant un liquide jaune vif.

« Il vient de Paestum... » Elle s'empara de deux verres qui séchaient à côté de l'évier. « Un petit producteur établi près d'Agropoli bien avant la Seconde Guerre mondiale. »

Elle posa les récipients sur la table, les remplit, s'en saisit puis s'avança vers l'inconnu.

« Je vous écoute, monsieur », dit-elle en lui tendant l'un des verres de Limoncello.

L'autre voulut s'en emparer, mais Emma déroba sa main.

« Toutefois, avant de commencer, j'aimerais pouvoir vous identifier. Ou, tout au moins, être sûre de votre... comment dire ? De votre *niveau d'accréditation* ? »

La jeune femme planta ses yeux dans ceux de l'inconnu : deux iris bleus, un regard pétillant d'intelligence, de vivacité d'esprit, offrant un singulier contraste avec son visage émacié aux rides profondes et au teint cadavérique.

« Je savais que vous me poseriez cette question, mademoiselle... »

Il inspira profondément.

« Depuis toutes ces années, je suis celui qui fait en sorte qu'il n'y ait jamais de conclusions irréfutables au sujet de l'existence des *étrangers*. Celui qui discrédite. Celui qui fait taire. Celui qui fait peur... parfois pire. Les gens voient souvent la peur comme une faiblesse. Elle peut l'être. Et dans mon métier, je dois moi-même, parfois, faire peur aux gens. Mon éducation m'a appris que ce genre de comportement ne contribuerait pas au salut de mon âme, mais je crois avoir toujours été honnête avec mes convictions en demeurant impitoyable. Parce que l'échec n'a jamais été une option, jusqu'à aujourd'hui. Et aujourd'hui encore, j'utilise la peur pour parvenir à mes fins. Y compris avec vous.

– Ce genre de discours ne m'impressionne pas. Vous allez devoir trouver autre chose, ou faire usage de cette peur...

– Alors que diriez-vous de cela, mademoiselle : si je vous apprenais que Reinhard Heydrich — le chef de la police secrète du III^e Reich, le grand ordonnateur de la Solution finale, l'un des pires criminels que la Terre ait jamais porté — n'a pas été tué à Prague en 1942, mais qu'il a survécu à ses blessures ? À l'insu de tous, vainqueurs comme vaincus, tribunaux internationaux, grand public, instances qui traquent toujours les derniers criminels nazis et luttent pour entretenir le souvenir des martyrs de l'holocauste... Que diriez-vous, si je vous apprenais que Heydrich a survécu pour servir les intérêts d'une race venue d'une autre planète ? »

La poitrine de l'inconnu se soulevait comme celle d'un coureur de fond venant d'interrompre son effort ; la cadence de son appareil respiratoire s'approchait de celle d'une machine à coudre.

Emma serrait les dents, soutenant le regard implacable du vieillard.

« Je vous répondrais que c'est une excellente entrée en matière pour commencer votre histoire. »

– première partie –
itinéraire de l'horreur

1.

Le roi se meurt

*Hôpital Bulovka,
Prague, 31 mai 1942*

« OUI, LE MONDE n'est qu'un orgue de barbarie dont joue Notre Seigneur lui-même, et chacun doit danser sur cet air qui est sur le rouleau... »

Pâle, les traits tirés, Reinhard Heydrich murmurait l'extrait du livret d'un opéra composé par son père. Un père ruiné, un père à la carrière d'artiste brisée par la crise économique qui avait frappé l'Allemagne au lendemain de la défaite de 1918. Un père dont les échecs guidaient la trajectoire du fils gravissant un à un les échelons vers le pouvoir depuis son entrée dans la SS en 1931.

Cet avenir radieux s'éloignait à mesure que le teint vitreux du Protecteur de Bohême-Moravie se confondait avec les draps blancs de son lit d'hôpital, un linge prenant d'heure en heure les atours d'un suaire.

« Oui, le monde n'est qu'un orgue de barbarie dont joue Notre Seigneur lui-même, et chacun doit danser sur cet air qui est sur le rouleau... » répéta le blessé.

Assis à son chevet, Heinrich Himmler — le maître de la SS — posait une main rassurante sur le bras de son subalterne.

« Ne parlez pas, Reinhard. Il faut vous ménager... » Le Reichsführer soufflait ses paroles sur un ton paternel.

En retrait, adossés au mur comme deux condamnés à mort face au peloton d'exécution, Hollbaum et Dick — les médecins allemands ayant opéré Heydrich — attendaient que la terre s'ouvre et les engloutisse. Affirmer que l'intervention s'était bien déroulée, certifier que le malade se remettait de l'ablation de sa rate, qu'il mangeait désormais avec appétit les plats mijotés par son épouse, jurer que les traits cadavériques de leur patient s'expliquaient par une simple anémie dont il ne resterait que de mauvais souvenirs d'ici un jour ou deux... Autant de propos rassurants servis à Himmler par les chirurgiens priant qu'en sauvant la peau du Fauve blond, ils parviendraient à sauver la leur.

Oiseaux de mauvais augure, gardiens des enfers tapis devant la porte de la chambre d'hôpital du Reichsprotector, les SS-Obergruppenführer Karl Hermann Frank et Kurt Daluge surveillaient les deux médecins du coin de l'œil. Ces officiers remplaçaient Heydrich dans ses fonctions depuis quelques heures. Tout le monde savait qu'Adolf Hitler avait assorti leur nomination des pleins pouvoirs. Le Führer réclamait la tête des auteurs de l'attentat, mais également celle des membres de leur famille, de leurs amis, de ceux qui les avaient aidés à accomplir leur forfait, en attendant de coller contre un mur chaque Tchèque ayant croisé leur route...

D'autres sommités se pressaient autour de la couche du « roi de Prague », tout un aréopage de blouses blanches, de mines graves, de poses contrites de pénitents ; une assemblée digne de l'arrière-plan d'un tableau de l'âge d'or de la peinture flamande. Himmler avait emmené dans ses bagages Karl Gebhardt, son médecin personnel. Le professeur devisait à voix basse avec Karl Brandt, l'un des docteurs chargés de veiller sur la santé d'Adolf Hitler. Leurs assistants prenaient des notes, comme si les deux hommes dictaient les Tables de la Loi à leurs disciples.

Brandt conseillait de soigner le patient avec un sulfamide antibactérien, un médicament en cours d'expérimentation dans les laboratoires SS — la pénicilline n'existait qu'en Grande-Bretagne à cette époque. Gebhardt s'opposait à ce traitement, invoquant des problèmes de déshydratation que ne pourrait supporter le Reichsprotector.

En pleurs, vêtue de noir, Lina Heydrich suivait leur conversation sans en comprendre un traître mot, consciente cependant que ce débat d'experts pouvait décider du sort de son époux.

Celui-ci n'avait-il pas trop provoqué sa chance quatre jours plus tôt ? Cette chance insolente qui lui collait aux basques depuis 1931, lorsque le cadet de marine renvoyé pour indignité avait intégré la SS, s'ouvrant ainsi une voie royale sur le chemin du pouvoir. La SS : un État dans l'État — un État dont Reinhard Heydrich nourrissait l'espoir de devenir un jour le maître.

Ce mercredi 27 mai 1942, comme de coutume, Heydrich traversait Prague en Mercedes décapotée et sans escorte, si ce n'est celle de Klein, son chauffeur, un géant haut de deux mètres. Sous sa veste, il portait un gilet pare-balle ne protégeant que l'avant du torse.

Lorsque le terroriste avait surgi, mitraillette au poing, son arme s'enrayant avant même qu'il ait pu tirer un seul coup de feu, le chef de l'Office central de la sécurité du Reich avait ordonné à Klein de stopper la voiture, bondi sur ses jambes, pris appui sur le pare-brise, sorti son Luger, pointé le pistolet et pressé la détente... Pour constater que son semi-automatique n'était pas chargé.

Provoquer ainsi la chance, encore et toujours, quand la plus élémentaire prudence recommandait à Heydrich d'ordonner à son chauffeur d'écraser la pédale d'accélérateur pour fuir le lieu de l'embuscade.

Un second assaillant avait jailli derrière les SS et lancé une bombe en direction de la berline. Manquant sa cible, la grenade avait explosé sur le pavé. Son souffle avait soulevé la Mercedes, transpercé d'éclats sa carrosserie.

Touché au dos, Heydrich était demeuré conscient, envoyant Klein poursuivre les terroristes qui déguerpissaient. S'emparant de son portefeuille calé entre ses jambes sans lâcher son arme, le Reichsprotector avait réussi à prendre place à bord d'une camionnette puis ordonné au chauffeur tchèque de le conduire à l'hôpital.

Quatre jours plus tard, Himmler scrutait la pâle figure du roi de Prague. La chance s'accrochait-elle encore aux épaules du Fauve blond ?

Après une Sten enrayée, une bombe ratant sa cible, voilà qu'il se remet de l'intervention chirurgicale. Décidément, le Valhalla ne voudra jamais de lui !

Le Reichsführer promena son regard dans la chambre. Le gisant, le lit de douleur, les murs grisâtres, les fenêtres recouvertes de peinture blanche — comme toutes les autres dans l'hôpital Bulovka afin de prévenir l'éventualité d'un tireur embusqué. L'assistance compassée : cette chère Lina, la fine fleur du corps médical, les hautes instances de la SS. Aux quatre coins du bâtiment, les policiers, les hommes en arme. Et plus loin, dans les rues de Prague, les barrages, les blindés, les nids de mitrailleuses sur les trottoirs ou sur les toits. Plus loin encore, à Berlin, Goebbels surveillant avec anxiété la propagation de la « sombre rumeur » venue du Protectorat, affûtant les arguments tranchants de sa propagande pour permettre au Führer de sortir la tête haute de cette crise majeure.

Hitler redoutait l'impact politique déplorable que pourrait avoir le décès de l'un des piliers du régime circulant sans escorte dans une Europe en guerre, aussi avait-il dépêché Himmler sur place pour régler cette affaire. Le maître de l'Ordre noir était en outre l'unique personne, en dehors du Reichskanzler, à connaître l'existence d'un certain dossier rouge. Or, ce dossier avait disparu au cours de l'attentat. Il contenait tout ce que Heydrich savait à propos de l'Irak, du Château des millions d'années, du Marteau de Thor.

Le décor était planté, ses figurants prêts à assister à la mort du roi... ou à un miracle.

Les pensées de Himmler s'égarèrent : des escadrilles d'engins cosmiques aux flancs frappés de la croix gammée ravageaient Washington

pendant que ses SS s'emparaient du Capitole, équipés de l'arme découverte dans la vallée du Petit Zab par Saxhäuser. Victoire qui annonçait son règne éternel à la surface du globe, lui, l'ancien éleveur de poulets se rêvant en maître incontesté d'un nouvel ordre de chevaliers.

*Hôpital Bulovka,
Prague, 2 juin 1942*

Reinhard Heydrich souffrait le martyr : l'infection gagnait. Le Reichsprotektor de Bohême-Moravie, le chef des services de renseignement et de la police politique du Reich, le concepteur de l'industrie mortelle censée permettre « la Solution finale de la question juive en Europe » était en proie aux tourments de la fièvre.

« Retourne à Fehmarn. » Ses dernières paroles pour Lina. Fehmarn, l'île de la Baltique où se trouvait la résidence familiale des Heydrich. Le patron du RSHA voulait-il éloigner les siens de quelque fantôme malveillant rôdant dans Prague ? Nul ne le saurait jamais. Il plongea dans le coma avant que le soleil ne se couche.

Tout le personnel retint son souffle à l'hôpital Bulovka dans l'attente de l'heure inéluctable. La nuit passa ; l'aube du 3 juin approchait. Des SS armés jusqu'aux dents surveillaient la porte du mourant. Deux infirmières de la Schutzstaffel et un médecin occupaient la salle de garde tandis que son épouse somnolait dans une chambre voisine, guettant l'instant fatal. Deux inspecteurs de la Gestapo arpentaient le couloir — à portée du téléphone relié à Berlin par une ligne directe —, répétant mentalement les mots qu'il leur faudrait prononcer au moment du décès, une fois entrés en communication avec leurs supérieurs. Le reste du bâtiment faisait penser à un palais des Césars endormi. Un Prétorien en Stahlhelm noir tous les dix mètres figé au garde-à-vous, des cohortes martelant le pavé au-dehors ; chiens-loups aux abois, lampes-torches fouillant les ténèbres, projecteurs léchant les murs, mitrailleuses prêtes à faire feu au moindre bruit suspect. Un palais des Césars endormi éclairé par les chiches lumières jaunâtres des veilleuses de nuit, vidé de tous ses malades, où ne s'activait qu'un personnel trié sur le volet.

La ville de Prague retenait elle aussi son souffle, redoutant la vengeance qui s'abattrait à l'instant où Reinhard Heydrich passerait de vie à trépas.

Mais le Fauve blond s'accrochait.

Le moribond respirait avec peine, froid, mâchoires crispées, visage semblable à un masque mortuaire de cire.

Survivrait-il à la nuit ?

Les cloches des églises tintèrent. Trois heures et quart du matin. Pas un des Prétoriens ne cilla. Un silence pesant retomba sur l'hôpital et ses environs.

Trois heures passées de seize minutes.

Dix-sept minutes.

Les inspecteurs en veste de cuir noir de corvée dans le couloir se désintéressaient du mouvement régulier de la trotteuse de l'horloge suspendue au-dessus de leurs têtes. Le premier bavardait à voix basse avec une des infirmières. Le second, les yeux dans le vague, tenait entre ses doigts une cigarette qui soudain lui échappa.

Le mégot toucha le sol.

Il continua de se consumer sur le dallage froid.

Trois heures dix-huit minutes.

Le fumeur n'avait pas réagi. Son collègue avait cessé de courtiser la fille en blouse blanche. Cette dernière affichait un sourire figé, un regard fixe, visage semblable à celui d'un mannequin dans une vitrine de grand magasin. La SS-Gefolge et les deux policiers étaient devenus raides comme des pantins de bois.

Dans le cadran de la pendule accrochée au mur, le mouvement des aiguilles s'inversa. D'abord lente, la rotation s'accéléra. Heures, minutes et secondes finirent par se confondre. On n'entendait plus que le cliquetis affolé du mécanisme dans le bâtiment.

Des ombres se profilèrent derrière la porte vitrée qui permettait d'accéder aux escaliers. Les deux battants furent repoussés en silence, comme sous l'effet d'un courant d'air, ouvrant le passage à une dizaine de silhouettes humanoïdes hautes de moins d'un mètre cinquante. Des êtres au pas lourd, vêtus de combinaisons et de casques intégraux argentés.

Les étranges apparitions défilèrent devant les Prétoriens aux Stahlhelm noirs et aux bottes de cuir luisantes. Les SS ne bronchèrent pas, conservant leurs pistolets mitrailleurs en bandoulière, regard fixé droit devant eux. Près du bureau des aides-soignantes, les inspecteurs de la Gestapo semblaient poser pour un photographe : l'un souriait toujours niaisement à l'infirmière militaire, un filet de bave au coin des lèvres, l'autre scrutait l'endroit où s'éteignait lentement sa cigarette.

La botte de l'un des êtres en scaphandre écrasa le mégot, l'humanoïde frôlant le policier. Ce dernier oscilla quelques instants, telle une statue de cire bousculée par un visiteur dans un musée des horreurs.

En silence, comme au ralenti, le petit groupe traversa le couloir ; les quatre personnages fermant la marche poussaient devant eux un chariot sur lequel reposait un corps recouvert d'un drap.

Le cortège finit par s'arrêter devant la chambre du Reichsprotector. Un pinceau de lumière manœuvré par les sentinelles postées à l'extérieur de l'hôpital illumina les fenêtres, projetant les ombres démesurées des humanoïdes sur le sol.

Etendu sur son lit, Reinhard Heydrich avait cessé de souffrir : il s'apprêtait à basculer dans l'autre monde. Ce ne furent donc pas les affres de la fièvre ou de la douleur qui le tirèrent du coma. Ce ne fut pas non plus un mauvais rêve, ou le fantôme d'une de ses victimes revenues d'entre les morts pour tourmenter son âme. Ce fut une lumière diffuse filtrant à travers ses paupières.

Il parvint à ouvrir les yeux. Un projecteur éclairait le plafond de sa chambre d'hôpital. Tandis que le faisceau s'éloignait sur la droite, poursuivant son chemin le long de la façade du bâtiment, le SS-Obergruppenführer remarqua une ombre sur les draps : quelqu'un se tenait debout devant son lit, un individu de petite taille coiffé d'un casque métallique dissimulant ses traits et qui reflétait les lueurs électriques venues du dehors.

Le Fauve blond redressa la tête sans avoir le loisir de s'interroger sur ce soudain regain de vigueur. L'inconnu ôtait son couvre-chef.

Un cri de terreur resta coincé au fond de la gorge du blessé. Bouche ouverte à l'agonie, au bord de l'asphyxie, le maître de toutes les polices du Reich contemplait un visage maigre, anguleux, lisse, dépourvu d'humanité. Où se trouvaient les yeux de cette chose ? Etaient-ce ces grands trous noirs ? Et son nez ? Où se cachait son nez ?

Des mains saisirent le moribond ; froides, puissantes, dures comme des pinces métalliques.

Heydrich ne pouvait pas lutter. Il était trop faible. Tout juste réussit-il à secouer la tête. Promenant des regards terrorisés autour de lui, il découvrit d'autres individus coiffés d'un casque identique à celui que portait l'être lui faisant face quelques instants auparavant. Ces démons l'empêchaient de bouger.

Le Diable vient me prendre !

Sa poitrine se souleva tandis que le rythme de sa respiration s'accélérait. Son cœur battait la chamade.

La créature tête nue, demeurée impassible, leva alors un bras maigre au bout duquel pointaient quatre longs doigts osseux dans ce qui pouvait passer pour un geste d'apaisement.

Calmez-vous. Nous sommes ici pour vous sauver la vie.

Reinhard Heydrich aurait pu le jurer : ces paroles venaient de résonner dans sa tête. La voix ne pouvait être que celle de l'être placé au pied de son lit. Un être dont les lèvres restaient closes.

Le temps presse, poursuit mentalement l'apparition. Tout le monde veut votre mort...

Le souvenir de l'attentat traversa l'esprit de l'Allemand. Il revit les hommes embusqués, la mitrailleuse, l'explosion. Un commando parachuté par Londres ?

Il ne s'agit pas de ces résistants tchèques. Vous n'avez donc rien compris ?

Considérant son mystérieux interlocuteur, Heydrich fronça les sourcils avant de porter son attention sur le flacon de la perfusion juché au-dessus de son lit.

Bien... je vous félicite... Evidemment que c'est du poison. Que croyez-vous que ce soit ? Si ces Tchèques ont pu vous rater, pensez-vous que Heinrich Himmler vous laissera la moindre chance de sortir vivant de cet hôpital ? Non, bien sûr. Il ne pouvait rêver meilleure occasion pour se débarrasser d'un concurrent... Je suis d'accord avec vous : ce type est une salope. Du moins, selon les critères qui gouvernent le comportement social de votre espèce. Qui je suis ? Vous n'avez pas une petite idée ? N'étiez-vous pas en train de rédiger un rapport à mon sujet ? Oui, ce classeur rouge... Vous comprenez de quoi il retourne, maintenant ? Eh oui, monsieur Heydrich, les renseignements que vous avez collectés ont un fond de vérité. Mais poursuivons. Notre temps est compté. Où sont ces dossiers ? On vous les a subtilisés au moment de l'attentat ? Mais qui ? Vous l'ignorez ? Alors, essayons quelque chose : je peux vous aider à recouvrer la mémoire, retrouver des sensations enfouies dans votre subconscient... Détendez-vous... l'expérience commence... Cela ne durera que quelques instants... Que voyez-vous, maintenant ? Vous apercevez un individu qui fend la foule des badauds attroupés devant votre voiture. Un homme blond, de haute taille. Il s'approche du Tchèque qui transporte votre mallette et vole les documents relatifs à notre existence. Vous le connaissez. Il s'appelle Friedrich Saxhäuser... C'est bien... Cette information nous sera utile en temps voulu. Mais pour l'heure, brisons là : vous êtes trop faible pour poursuivre notre petite expérience.

L'attention de Reinhard Heydrich fut soudain attirée par un froissement de draps. Plusieurs ombres manipulaient quelque chose dans un coin de la pièce. Le Reichsprotector devina un corps étendu sur un brancard.

Nous préparons votre double... reprit la voix. Il vous ressemble en tous points, mais ne possède aucune capacité cognitive, et pour cause : ce clone n'est pas censé se réveiller. Nous mettons la dernière main à ses récentes

cicatrices. Elles doivent être parfaites, afin que la substitution fonctionne auprès de vos médecins, de vos chefs ou de votre épouse. Votre double va vous remplacer sur ce lit, puis nous le mettrons sous perfusion. Il devrait passer de vie à trépas en moins de vingt-quatre heures, subissant le traitement que vous administrez le professeur Gebhardt... Oui, Gebhardt, le docteur personnel de Himmler : c'est lui qui est derrière tout ça... Non, je ne mens pas. Non, je ne cherche pas à vous manipuler. Vous êtes vraiment un homme suspicieux.

Les ombres placèrent le chariot contre son lit. Heydrich détailla l'individu allongé sur le brancard, un homme de haute taille fortement charpenté... Saisi par l'angoisse, le Fauve blond eut un haut-le-corps : cet homme lui ressemblait effectivement trait pour trait. Le blessé recouvra toutefois son calme dans l'instant qui suivit. Il avait compris à quel jeu se livraient les êtres qui l'entouraient.

Je vois que nous n'aurons pas besoin d'entrer dans de plus longues explications... Soyez le bienvenu parmi nous, monsieur Heydrich.

2.

D'entre les morts

*Coconut Grove,
Miami, 2 octobre 1946*

IRONIE DU SORT ou date choisie avec soin, le jour de l'intronisation de Reinhard Heydrich à la tête du bras armé du Comité — baptisé Club Uranium — coïncidait avec le jour où le tribunal international de Nuremberg rendait son verdict. Les crimes contre l'humanité commis par les dirigeants nazis allaient être punis. Les hauts responsables du III^e Reich venaient tous d'être condamnés : peine capitale pour Hermann Goering ou Ernst Kaltenbrunner ; réclusion à perpétuité pour Rudolf Hess ; vingt ans de prison pour Albert Speer.

Tout juste débarqué d'un DC-4 lui ayant fait traverser l'Atlantique en un temps record, Lord H était arrivé à la propriété dès dix heures du matin ; une grande maison de style méditerranéen construite au beau milieu d'un parc verdoyant planté de palmiers et de fleurs tropicales. M. Lee avait accueilli son invité sur la terrasse depuis laquelle la vue portait jusqu'à l'île de Key Biscayne.

Les deux hommes avaient rejoint le bord de la piscine, bu un drink, bavardé, confortablement installés sur des fauteuils Louis XV. En cette chaude matinée d'automne, l'Anglais avait eu le temps de profiter du bassin aux eaux turquoise tandis que des serviteurs en livrée achevaient la mise en place du brunch.

Une table dressée à la française pour cinq convives. L'argenterie et la porcelaine de Sèvres de circonstance. Des lis blancs. Rien n'avait été laissé au hasard.

Vers midi, M. Lee et Lord H revêtirent vestes et pantalons en coton clair pour accueillir l'homme aux cheveux soigneusement coiffés sur le côté. Celui-ci voyageait en compagnie du comte Albrecht von Erchingen. Le plaidoyer de Rourke pendant leur traversée du désert syrien en 1941

avait porté ses fruits : l'officier de l'Abwehr avait rejoint le Club Uranium, travaillant pour les Américains depuis sa capture en Afrique au printemps 43.

Ce fut le moment que choisit Heydrich pour sortir de la villa, puis venir trinquer avec ces gentlemen au bord de la pièce d'eau.

Les agents du Reichssicherheitshauptamt n'auraient pas reconnu leur chef : pieds nus, vêtu d'un peignoir en coton, le Fauve blond s'exprimait désormais sur un ton affable, mesuré, débarrassé de toute la morgue et de la pompe SS. Il veillait toutefois à ne pas ralentir le débit de ses paroles, s'amusant en voyant M. Lee, Lord H et l'homme aux cheveux blancs soigneusement coiffés sur le côté prêter une attention soutenue à son discours en allemand. Pour jouissive que soit la situation, contempler les mines graves de ces membres des puissances victorieuses de l'Axe se soumettant à son autorité ne lui procurait toutefois pas autant de plaisir qu'assister au spectacle de la déconvenue d'Erchingen ; assis à sa droite, le comte se contorsionnait sur sa chaise, tentant d'afficher en vain sa décontraction légendaire.

En voilà un qui ne s'attendait pas à me voir revenir d'entre les morts...

« Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais faire le point sur certains faits. Et je compte sur vous, messieurs, pour apporter toutes les précisions que vous jugerez utiles concernant les différents aspects du problème que je vais aborder... Afin que nous puissions travailler en possédant une vision d'ensemble de l'Affaire... Une seule et même vision. Me suis-je bien fait comprendre ?

– Un préalable indispensable, Herr Heydrich, approuva l'homme distingué.

– Il n'est pas dans nos intentions de vous cacher quoi que ce soit », grinça M. Lee en s'allumant une cigarette.

L'Allemand se contenta d'opiner du chef avant de poursuivre :

« L'Affaire a commencé au Kurdistan irakien pendant l'été 39, lorsque le SS-Sturmbannführer Friedrich Saxhäuser s'est emparé d'une arme ainsi que de différents artefacts d'origine extraterrestre. Il a également découvert un important complexe funéraire souterrain appartenant à ces êtres et abattu un de leurs astronefs, dissimulant l'épave au fond de la vallée du Petit Zab. »

Le Fauve blond s'interrompit : M. Lee jouait les mauvais élèves, rêvassait, les yeux tournés vers la baie de Miami. Le silence de l'orateur ramena le distrait à la réalité, celui-ci reportant son attention vers Heydrich qui le devisageait avec mépris.

« Le MI6 a fini par être avisé des agissements de Saxhäuser en Irak, grâce au zèle de l'un de ses agents, le lieutenant William Rourke, reprit le Fauve blond. La détermination des Britanniques à s'emparer des

découvertes de mon espion a alors mis en éveil les services de renseignement de la marine américaine. Vous travailliez bien pour l'ONI à l'époque, Herr Lee ? Je ne me trompe pas ?

– En effet, répondit froidement l'intéressé.

– De leur côté, mes chefs avaient eux aussi pris la mesure de l'importance des découvertes de Saxhäuser. Ils espéraient pouvoir rapatrier ces choses dans le Reich avant que la guerre n'éclate. Un U-Boot a alors été dépêché à Madère. Mais la Royal Navy s'est montrée plus rapide que nous : elle maîtrisait la mer, *en ce temps-là...* » Reinhard Heydrich laissa traîner sa voix tout en lançant un regard navré vers Lord H — ce vieil anglais et son œillet à la boutonnière —, pour mieux lui signifier qu'il évoquait une époque définitivement révolue. « Nous avons réagi avec rapidité après l'arraisonnement du *Siegfried*. Bénéficiant des efforts conjugués du SD et de l'Abwehr, le comte von Erchingen a pu se rendre en Angleterre... où il s'est fait subtiliser les artefacts, l'arme et le cadavre extraterrestre, le tout sous son nez ! Par *vous*, Herr Lee. *Congratulations !* »

L'homme du 92^e étage inclina la tête pour remercier l'Allemand de ce compliment fait à la manière d'un instituteur distribuant des bons points.

« Les acteurs étaient en place pour le mouvement suivant, reprit Heydrich. Privés des artefacts et de la momie, mes chefs étudièrent la possibilité de retourner en Irak pour s'emparer du vaisseau spatial. De votre côté, Herr Lee, mesurant *enfin* la réelle portée des découvertes faites par mon agent, vous avez poursuivi le même but. Et c'est ainsi que vous vous êtes retrouvé à Bagdad face au comte von Erchingen, fin 1940... Là où Saxhäuser, *mon agent*, s'est bien joué de vous tous !

– Mais il ne roulait déjà plus pour vous à cette époque, Reinhard, l'interrompit M. Lee. Et d'ailleurs, à ce propos, pour qui roule-t-il depuis ? Car si Saxhäuser a été recruté par les étrangers, comment se fait-il qu'il ne se trouve pas à cette table aujourd'hui ?

– *Mon Sturmbannführer* n'a pas refait surface depuis plus d'un an, objecta le Fauve blond. Rien ne prouve qu'il soit encore en vie.

– Rien ne prouve le contraire ! protesta Erchingen. Je suis persuadé que nous le reverrons surgir d'ici peu. Et de manière aussi inattendue qu'en France ! »

Heydrich observa avec amusement les réactions que sa petite provocation avait suscitées : que les hommes pouvaient être diserts, une fois leurs compétences professionnelles remises en cause. Il importait maintenant d'éviter de lancer le débat sur un point dont ses subalternes n'avaient nulle connaissance : l'existence de deux camps chez les extraterrestres — l'un ayant recruté Saxhäuser, l'autre sa propre personne.

*Yumbulagang, Tibet,
3 février 1943*

Accrochée au sommet d'un pic vertigineux, la forteresse de Yumbulagang se dressait au milieu d'une plaine couverte de rizières où s'écoulaient les eaux tumultueuses d'un affluent du Yarlung Tsangpo, le fleuve qui prend le nom de Brahmapoutre lorsqu'il pénètre en Inde. Le château se composait de redoutes à toits plats, d'un chemin protégé par des murs crénelés conduisant au pied de la butte ; un donjon le surmontait afin d'observer les environs. La vue portait à des lieux à la ronde, des montagnes du nord qui masquent la ville de Lhassa jusqu'à celles du sud annonçant les plus hauts contreforts de l'Himalaya.

Palais d'été des rois du Tibet, emplacement mythique où les dieux seraient jadis descendus du ciel pour se mêler aux hommes, la citadelle avait été désertée par ses moines en cet hiver 43. Situé très loin de la guerre qui embrasait l'Europe et le Pacifique, Yumbulagang était devenu un des refuges secrets des envoyés.

Reinhard Heydrich se tenait assis à même le sol sur l'un des toits-terrasses du château, enveloppé dans un manteau de fourrure d'ours, la tête coiffée d'un chapska en zibeline. Visage rasé avec soin, teint frais, il observait la plaine, humant l'air avec délectation, silencieux, solitaire, lèvres pincées. Le Fauve blond effectuait des mouvements d'épaules semblables à ceux que font les gymnastes lors d'un échauffement. Une rencontre importante allait avoir lieu.

Une silhouette humanoïde déboucha au sommet du chemin de ronde. Vêtu d'un scaphandre argenté aux épaisses protections articulaires, tête nue, l'extraterrestre vint se planter devant l'Allemand. Celui-ci fixa les yeux noirs démesurés du nouveau venu sans trahir la moindre émotion.

Je vous attendais.

Les lèvres de Heydrich n'avaient pas bougé.

Tous mes compliments, vous maîtrisez de mieux en mieux notre façon de communiquer.

– J'ai eu le temps d'apprendre depuis juin dernier.

La créature vint s'asseoir face à l'ancien roi de Prague.

Je me félicite que la première étape de votre transformation soit en passe d'être accomplie. Cela simplifiera l'échange d'aujourd'hui.

Heydrich reporta son regard bleu translucide sur les neiges éternelles.

Je suis heureux d'être ici, avec vous. Je réalise combien la compagnie des hommes m'était devenue insupportable, y compris celle des SS. Ils sont si nombreux à se suicider après avoir servi dans les Einsatzgruppen, à sombrer dans la folie après avoir appliqué aux Juifs le traitement spécial. Ceux qui ont attenté à ma vie espéraient sans doute que je souffre les mêmes tourments avant de passer l'arme à gauche dans cet hôpital de Prague. Comme ils seraient déçus en me voyant ici. J'exècre l'humanité. J'exècre ces êtres imparfaits qui se font tuer ou qui se donnent la mort pour de stupides questions de morale, de sentiments. Tous ces idiots torturés par les remords méritent leur sort.

– C'est précisément parce que vous n'êtes pas un sot que vous vous trouvez face à moi.

– Je me trouve face à vous parce que vous avez compris que je suis impitoyable, sans faiblesse d'aucune sorte. Lorsqu'on fait preuve de faiblesse, lorsqu'on place son destin dans la main d'un autre, on vit comme un rat. Et on mérite de mourir comme un rat. Moi, personne ne peut m'acheter, que ce soit avec des femmes, des honneurs, de l'argent...

– Votre vie était pourtant entre les mains de Hitler et Himmler. Ils se payaient vos services en échange de miettes de leur pouvoir : un confetti de leur empire que vous étiez chargé d'administrer.

– J'ai cessé de travailler pour Himmler dès l'instant où je vous ai rencontré. Quant au Vieux, l'influence qu'il m'offrait ne lui survivra pas. Or, il n'en a plus pour très longtemps, maintenant qu'il lutte contre les Américains et les Soviétiques.

– Ce que nous avons à vous proposer dépasse l'imagination humaine. Votre destin est entre nos mains.

– Pas tout à fait. C'est moi qui mène le bal, désormais.

– Je vous trouve bien présomptueux. Nous pourrions vous supprimer d'un claquement de doigts.

– Vous avez trop besoin de moi. Vous n'êtes pas des êtres miséricordieux : vous ne m'avez pas sauvé par compassion.

– En effet.

– Dites-moi pourquoi, alors ?

– À votre avis ?

– Après être entré en contact avec des gens de votre race, Saxhäuser n'est pas mort noyé à Madère. Il empêche depuis les services secrets alliés et ceux du Reich de s'emparer de sa découverte, que ce soit dans le Devonshire ou encore à Bagdad. Sa disparition en Irak en 1941 n'aura été que très temporaire. Pour preuve, son intervention dans le Protectorat de Bohême-Moravie. C'est mon Sturmbannführer qui m'a dérobé le dossier rouge. Son pouvoir de nuisance s'étend. Je suppose qu'il bénéficie de l'appui de ceux qu'il a rencontrés dans la vallée du Petit Zab. Et puisqu'il n'est pas ici, j'en

conclus que Saxhäuser n'est pas votre allié, mais bien votre ennemi, tout comme ceux qui lui viennent en aide, ces gens de votre race. Vous souhaitez certainement m'utiliser pour contrarier leurs projets. Même si, pour le moment, tout porte à croire que vous ne les combattez pas encore ouvertement. Comme dit le proverbe : "Si vis pacem para bellum".

– Qui veut la paix prépare la guerre ? Cela résume assez bien notre plan de bataille.

L'ancien chef du SD sortit un journal de sous son manteau de fourrure : le *New York Times*, daté du 2 février 1943. Reinhard Heydrich était conscient qu'il abordait là le point le plus épineux de son échange avec l'être venu d'outre-espace.

Merci pour les nouvelles...

Insensible à son ton ironique, l'étranger restait de marbre, ses grands yeux fixés sur ceux de son interlocuteur.

Nous nous doutions que l'article à la une vous plairait.

Heydrich reporta son attention sur la première page.

« Russiens liquidate last Stalingrad pocket, lut-il à voix haute. Nazi Army Beaten. »

Ces résistants tchèques ont attenté à votre vie au moment opportun, déclara la créature.

– Vous croyez ?

– Vous savez ce que représente une défaite de l'ampleur de Stalingrad pour la Wehrmacht : le début de la fin.

L'être à la peau grisâtre désignait l'exemplaire du *New York Times*.

On parle de centaines de milliers de morts et de prisonniers allemands. Hitler a perdu l'initiative. Plus rien n'arrêtera l'Armée rouge. Elle poursuivra sa marche triomphale jusqu'à Berlin, peut-être poussera-t-elle sur Paris, Londres... New York, qui sait ? L'avenir reste incertain, mouvant. Les Américains préparent une riposte. L'arme absolue qui seule permettra de stopper les chars russes. Mais sera-t-elle prête à temps ?

– Je crois que vous avez raison. Au moins en ce qui concerne le sort de Hitler... Mais trêve de spéculation : revenons à aujourd'hui. Qu'attendez-vous de moi ?

– Ce que je vais vous révéler maintenant, aucun autre homme sur cette planète n'en est avisé. Pas même ceux que nous avons ralliés à notre cause, ces Américains ou ces Anglais dénués de scrupules. Nous savons que nous ne pouvons pas totalement nous fier à eux : ils collaborent, mais rêvent en secret de nous anéantir, espérant sauver leur mode de vie, leurs privilèges, leur progéniture...

Heydrich éclata d'un rire sonore. L'autre ne chercha pas à l'interrompre, laissant son hôte recouvrer la maîtrise de ses sens, condition essentielle de la poursuite de leur conversation mentale.

Vous me flattez, finit par reprendre l'Allemand. Vous me faites trop d'honneur.

– Cependant, c'est la vérité.

– La vérité ? Voilà un concept dont j'aimerais connaître la signification dans votre monde.

– Vous êtes plus que perspicace.

– Continuez, je vous en prie.

– Mes compagnons et moi-même sommes sur Terre depuis peu. Nous avons dû affronter les périls d'un long voyage, car de récents événements justifient notre présence. Je vous ai parlé d'une arme absolue, il y a un instant : il s'agit de la bombe à uranium. Celle dont vos savants — Otto Hahn, mais surtout Werner Heisenberg — se refusent à doter l'Allemagne, ne sachant trop que Hitler gagnerait la guerre s'il la possédait.

Les mâchoires de l'ancien maître du RSHA se crispaient.

Voilà une information qui, si j'étais encore aux affaires, aurait sonné la fin de leurs vies de privilégiés. Peut-être même la fin de leurs misérables vies tout court.

– Heureusement, vous n'y êtes plus : le développement de l'arme atomique restera sous notre contrôle, puisque cela se passe sur le sol américain... La bombe sert nos intérêts à long terme.

– C'est tout ? Vous avez entrepris votre voyage pour cette seule raison ?

– Nous ne pouvions confier pareille tâche à nos frères en place depuis des millénaires : les colons se sont abâtardis au contact de ceux de votre race. Ils sont devenus faibles, lâches, ont développé des sentiments à l'égard de cette planète et de ses prétendues beautés.

– Des idéalistes parmi les vôtres ? Comme c'est touchant.

– C'est pour reprendre en main leur travail que nous sommes ici.

– Quel travail ?

– Nous sommes sur Terre pour surveiller la prochaine extinction : la vôtre. Et faire notre possible pour que l'humanité, dans sa sottise, n'entraîne pas toute vie avec elle dans l'abîme.

– Vous auriez besoin de moi pour mener cette tâche à bien ?

– Aidez-nous à récolter les moissons de l'imperfection de votre race, monsieur Heydrich. Vous n'êtes pas comme nos alliés américains : peu vous importe que des millions de gens périssent, que votre engeance disparaisse. Vous êtes pur. Vous êtes parfait. Devenez l'un des nôtres, notre égal, et réglez à jamais sur ce monde, sur les survivants que vous daignerez épargner afin de les utiliser comme esclaves. Prenez le titre que vous jugerez bon de vous attribuer — si tant est que vous ayez besoin d'un nom, une fois que vous posséderez le pouvoir sur toute chose à la surface du globe... Vous allez devoir affronter ceux qui s'opposent à nous. Pas seulement les Américains, je veux parler des colons. Ils se sont, eux aussi, choisis un champion et vous le

connaissez : Friedrich Saxhäuser. Mais avant d'être prêt à lui faire face, vous devrez entamer un long processus de transformation. Cela exigera des années de votre vie. Quoi de mieux que cet endroit pour accomplir votre mue ? Yumbulagang : ce lieu perdu aux confins des empires, entre Chine, Inde, Union soviétique. Cette porte entre le Ciel et la Terre.

– *Vous pouvez compter sur moi.*

– *Je n'en doutais pas. Il n'existe aucune alternative, de toute manière. Vous allez devenir suffisamment puissant pour prendre le contrôle des collaborateurs humains. Quand le moment sera venu, nous les contacterons, révélerons votre existence, puis nous les obligerons à s'associer à vous. Vous pourriez vous emparer des rênes de leurs unités de terrain ; vous subjuguerez plus tard les politiciens... Avec le concours de ces individus, vous rechercherez et éliminerez tout ce qui représente une gêne pour nos plans à long terme.*

– *Commençons ma "transformation" : j'ai hâte de me retrouver face à Saxhäuser.*

– *Nous ferons comme il vous plaira, monsieur Heydrich. Vous êtes un cavalier accompli, vous pratiquez l'aviron, avez fait partie de l'équipe olympique d'escrime de votre pays et n'étiez pas trop maladroit aux commandes d'un avion de chasse : autant de dispositions qui devraient faciliter notre travail. Devenir plus fort, plus rapide, plus résistant que les autres n'est pas à la portée du premier quidam venu. J'ai toutefois une dernière question à vous poser. Au sujet de votre femme et de vos enfants...*

– *Que voulez-vous savoir ?* s'enquit le Fauve blond en demeurant impassible.

– *Vous ne souhaitez pas les voir réunis près de vous ? Vous réalisez qu'ils vont continuer à vivre en restant persuadés de votre décès ?*

– *En quoi cette question vous concerne-t-elle ?*

– *Eh bien...* Sans qu'aucune expression sur son visage ne trahisse ses sentiments — si tant est qu'il ait pu en avoir —, l'être à la peau grisâtre n'en marqua pas moins un temps d'arrêt, sembla hésiter, réfléchir à ce qu'il allait dire par voie télépathique. *Eh bien...* reprit-il avec effort.

Le masque de son interlocuteur s'éclaira d'un sourire. Heydrich ne fit aucun mystère de sa satisfaction à l'idée d'avoir provoqué le trouble dans les pensées de son vis-à-vis.

Eh bien, répéta l'extraterrestre pour la troisième fois. *Je croyais que les gens de votre race nourrissaient un certain attachement à leurs femelles ou à leur progéniture.*

« Ces considérations ne concernent que moi, rétorqua Heydrich à voix haute. Contentez-vous de faire votre part du travail ! »

L'ancien roi de Prague était ravi d'en remonter à cet être qui prétendait détenir son destin entre ses mains quelques minutes plus tôt.

*Coconut Grove, Miami,
2 octobre 1946*

« Pouvez-vous éclairer ma lanterne au sujet de la présence de Saxhäuser en France fin 1944 ? s'enquit l'ancien patron du RSHA. Dans quelles circonstances l'avez-vous retrouvé face à vous ?

– Dans le cadre de notre infiltration au sein de la mission Alsos, répondit Erchingen. Mais vous étiez mort, à l'époque, je crois...

– Et ressuscité... doté de certaines *transformations* que ce miracle implique. Poursuivez.

– Il est nécessaire de revenir sur les événements des dernières années pour que vous compreniez comment cela a commencé, ajouta le comte.

– Nous avons tout notre temps... » Le nouveau patron du Club Uranium promena son regard sur la baie de Miami. « La paix règne sur le globe, l'Amérique gouverne le monde, les baigneurs prennent le soleil à Coconut Grove... Dressez-nous un tableau de la situation comme vous seul êtes capable d'en produire, Erchingen. Un de ces récits colorés... à l'image de votre compte rendu de l'opération Mjöllnir. Mais pas de faux-fuyants, monsieur le comte. Vous n'avez plus Canaris pour vous aider à endormir ma méfiance ! »

Américains et Anglais réunis autour de la table suivaient cette joute verbale en spectateurs.

« Il n'est un mystère pour personne ici que j'ai été fait prisonnier en Tunisie, le 30 mai 1943, reprit l'ex-colonel de l'Abwehr. Capturé par l'US Army au Cap Bon avec les débris de l'Afrikakorps. Après plusieurs séances d'interrogatoire, la nouvelle est parvenue aux oreilles de M. Lee. Mais ce n'est qu'en décembre de cette année-là que je l'ai rencontré, à Alger. Jack s'apprêtait à rejoindre la mission Alsos... Cette section très spéciale était un des nombreux avatars du projet Manhattan — la gigantesque organisation chargée de mettre au point une bombe atomique. Alsos était pilotée par un physicien néerlandais du nom de Samuel Goudsmit et par un colonel américain, Boris Pash. Leur objectif consistait à progresser dans le sillage des *libérateurs de l'Europe* pour s'emparer des savants, des installations et des matériels en rapport avec la recherche nucléaire — que ce soit en Italie, en France ou en Allemagne. Or en décembre 43, les membres de la mission Alsos se trouvaient toujours coincés en Afrique du Nord dans l'attente de la chute de Rome. Après le débarquement en Sicile, en juillet de la même année, puis celui de Salerne en septembre, les Alliés butaient sur la ligne *Gustav* ; nos Fallschirmjäger vous donnaient du fil à retordre sur le Monte Cassino.

Les Américains ne devaient entrer dans la capitale italienne que le 4 juin suivant... »

L'homme aux cheveux blancs soigneusement coiffés sur le côté sourit, amusé de voir le comte von Erchingen évoquer la résistance acharnée de la Wehrmacht dans la péninsule en bombant le torse.

« Alsos se composait de physiciens venus d'Oak Ridge ou Los Alamos, de spécialistes de l'Office de Recherche et Développement, mais aussi d'agents des services secrets de l'armée ou de l'ONI. C'est grâce à l'un de ces derniers, un ancien collègue de M. Lee, que celui-ci a intégré l'équipe. C'est également grâce à lui que William Rourke et moi-même avons pu en faire partie. J'ai agi en qualité d'interprète pendant l'interrogatoire de Gian-Carlo Wick, opéré à Rome, participé à la fouille du domicile de Joliot-Curie en région parisienne. Puis nous nous sommes dirigés vers l'est avec les troupes du général Patton, pour finir en Lorraine, début septembre 1944. C'est au cours des mois suivants que nous avons fait les découvertes qui motivent en grande partie la réunion d'aujourd'hui — découvertes liées à ce squelette transporté par le docteur Sigmund Rascher. Nous nous sommes alors retrouvés confrontés à Friedrich Saxhäuser, mon ancien compagnon d'armes... »

3. États d'âme

*Valle Gran Rey, La Gomera,
24 décembre 2017*

« CETTE CANAILLE de Reinhard Heydrich avait survécu à l'attentat du 27 mai 1942, poursuivait le vieil Américain relié à son système de ventilation non invasive. Je ne l'ai appris qu'en juin 45, alors que la guerre en Europe était terminée. À ce moment-là, il se préparait à prendre le contrôle de notre organisation. » Un coucher de soleil interminable teintait de rose les murs de la maison du bord de mer ; la lumière filtrait à travers les persiennes, projetant des ombres démesurées sur le parquet ciré.

« Canaille ? Le mot est faible... rétorqua Emma. Mais vous ne pouvez faire autrement que de lui pardonner ses crimes, puisque vous avez travaillé sous ses ordres. » Verre de Limoncello en main, la jeune femme blonde se tenait assise dans le fauteuil en cuir tournant le dos à la fenêtre. « Comment se fait-il que vous ne l'ayez rencontré qu'en 1945 ? Où était-il auparavant ? Que faisait-il depuis l'attentat de Prague ? »

Son interlocuteur hésita. Il n'avait pas quitté sa chaise depuis le début de la conversation ; plus le jour baissait, plus il devenait une ombre. Tapi dans le coin le plus sombre de l'unique pièce du rez-de-chaussée, l'inconnu caressait de temps à autre la crosse du Mini-Uzi posé sur ses genoux. Ce geste avait pour effet de faire se contorsionner la jeune femme sur son siège, le visage de l'homme s'éclairant alors d'un sourire sarcastique.

Après avoir longtemps mûri sa réponse, le vieillard déclara :

« Je l'ignore. Tout ce que je peux vous dire, c'est que quelque chose avait changé en lui. C'était toujours un assassin de la pire espèce, mais il était devenu *l'un des leurs*... J'ai revu Heydrich le lendemain du verdict du tribunal international de Nuremberg. Quelle ironie, vous ne trouvez

pas ? Tandis que le monde s’horrifiait face à l’Holocauste, jurant ses grands dieux qu’il ne laisserait jamais se renouveler de telles atrocités, nous préparions le futur avec l’un des principaux artisans de la Solution finale. Et quel futur : voyez où nous en sommes, aujourd’hui !

– Où vous en êtes ? Non, je ne vois pas... Comment le saurais-je ? »

L’autre éluda la question.

« La fin de la Seconde Guerre mondiale signifiait pour nous la fin de l’âge d’or, soupira-t-il. Finies, les réunions en grande pompe du *Comité* à l’hôtel Willard, les opérations clandestines aux moyens colossaux lancées par-delà les océans, les sociétés-écrans financées par des organisations d’Etat — organisations semi-clandestines qui combattaient l’Axe sans trop se préoccuper du droit ou de la morale. Ah ! Ces organisations ! Quand je pense aux millions de dollars que nous avons prélevés sur leur dos, au nez et à la barbe des politiciens...

– De quelles organisations parlez-vous ?

– Eh bien, du SOE, par exemple. En Angleterre, le Special Operation Executive avait supplanté l’Intelligence Service dès 1940. Il était de tous les coups fourrés, de tous les interrogatoires, échappait au contrôle des députés en ne dépendant que du War Cabinet — un Etat dans l’Etat. Le SOE opérait partout en Europe occupée, enlevait, torturait, assassinait... Or, malgré cela, le gouvernement britannique s’apprêtait à le supprimer, après cinq années de bons et loyaux services ! Le MI5 et le MI6 se préparaient déjà à reprendre les commandes. Ils ne les ont plus quittées. Vous voulez un autre exemple ? » L’inconnu haleta, reprit son souffle un instant. Il ne pouvait masquer sa fierté, celle d’un homme ayant passé sa vie sans payer d’impôts, sans carte de sécurité sociale, sans adresse fixe, famille ou amis ; débarrassé de tout ce qu’il considérait comme les contraintes responsables de l’avilissement humain. Il repartit de plus belle, oubliant presque ses difficultés respiratoires, son souffle volé par la plus fidèle de ses maîtresses lors de toutes ces années, la cigarette. « Aux Etats-Unis, les politiciens réservaient un sort semblable à l’OSS. Le soleil se couchait sur les vieux briscards. Les pitres de la CIA se tenaient prêts à entrer en scène. Ces cohortes d’experts, d’analystes, de puceaux sortis d’Harvard... Avec leurs “opérations noires” qui sont autant de fiascos, de la Baie des cochons en passant par Ben Laden et jusqu’à l’Etat islamique ! En 1946, une menace similaire se profilait sur le projet Manhattan — encore un exemple d’organisation que nous utilisions comme écran de fumée pour dissimuler le Comité. La recherche sur les armes nucléaires tombait peu à peu sous la coupe du Congrès, échappant au contrôle des militaires. La bombe entre les mains d’élus du peuple ! C’en était fini de nos méthodes de recrutement ou de financement basées sur ces organisations opaques, tentaculaires, oserais-je

dire hors-la-loi ? Nous devons tout repenser... » Le vieillard fut saisi d'une nouvelle quinte de toux.

Emma en profita :

« Vous me disiez que vous prépariez le futur, en 46. Avec Reinhard Heydrich ?

– C'est exact. Excusez-moi, mademoiselle, je m'égare : je ne suis pas ici pour vous faire part de mes états d'âme. Je souhaite cependant que vous compreniez ce que l'expression "préparer le futur" signifie. Pour cela, je dois remonter en arrière, pendant la guerre, la campagne de France de 1944, quand nous nous sommes retrouvés confrontés à Friedrich Saxhäuser, *vostra grand-père*.

– L'affaire du quatre-vingt-septième crâne ? »

Les yeux de l'Américain s'éclairèrent d'une joie intense.

« J'use peut-être ma salive pour rien, reprit-il. Vous paraissez mieux renseignée sur le sujet que la CIA...

– L'affaire du quatre-vingt-septième crâne n'est qu'une de ces histoires racontées par ma mère, déclara la jeune femme en prenant un air désinvolte. Nous avons une tradition dans ma famille : transmettre oralement tout ce qui touche de près ou de loin aux extraterrestres. Mais vous vous apprêtiez à me donner votre version des faits. Je ne me trompe pas ? Je ne voudrais pas couper la CIA dans un élan de transparence et de sincérité bien inhabituel...

– La soirée promet d'être longue, si vous pensez que des hommes comme moi appartiennent à l'Agence... soupira-t-il. Pourtant, j'aimerais que vous ayez une vision complète de *l'Affaire* avant la fin de notre entretien. Reprenons donc, si vous le voulez bien : laissez-moi vous parler de la collection de squelettes du camp de concentration de Natzweiler-Struthof. »